

A close-up, high-contrast photograph of a rat's face, looking directly at the camera. The rat's eyes are glowing with a bright blue light. Its whiskers are long and thin, extending outwards. The background is solid black, making the rat's features stand out.

# ANTONIO MANZINI

LA COURSE DES RATS

SUEURS FROIDES

DENOËL





# La Course des rats

DU MÊME AUTEUR

*Piste noire*, Denoël, 2015 ; Folio, 2016  
*Froid comme la mort*, Denoël, 2016 ; Folio, 2017  
*Maudit Printemps*, Denoël, 2017 ; Folio, 2018  
*Un homme seul*, Denoël, 2018 ; Folio, 2019

ANTONIO MANZINI

*La Course des rats*

roman

*Traduit de l'italien par Samuel Sfez*

DENOËL

Titre original :  
*La Giostra dei Criceti*

Éditeur original :  
© Sellerio Editore, Palerme, 2017

*Et pour la traduction française :*  
© Éditions Denoël, 2019

Couverture : Constance Clavel  
Images : © Plainpicture / NaturePL / Stephen Dalton

*Un après-midi je suis allé  
voir mon premier roman  
exposé dans une librairie.  
Je me suis approché,  
j'en ai pris un exemplaire  
et je l'ai glissé discrètement  
dans le panier plein de livres  
qu'un client distrait avait  
abandonné par terre.  
C'est à ce monsieur que je ne  
connais pas et qui a retrouvé  
chez lui mon livre clandestin  
que je dédie ce deuxième roman.  
En espérant que, cette fois-ci,  
il l'achète de sa propre initiative.*





« Pas de fleurs, pas de funérailles,  
pas de fanfare. »

Frederic BROWN



*Ce livre est sorti en 2007, et c'est le premier que j'ai conçu et écrit comme un roman, car le précédent, Sangue marcio, était né comme une pièce de théâtre. Mon étrange aventure a débuté avec La Course des rats et je suis heureux qu'il reçoive cette deuxième chance. J'ai envisagé de le retoucher, mais ce serait devenu un autre livre et, malgré la tentation, j'ai laissé tomber. Je préfère le considérer comme une partie des fondations de ma maison, or on ne peut pas modifier les soubassements, creuser à nouveau le périmètre. Je laisse aussi la dédicace, les remerciements et, qui sait pourquoi, les endroits où j'ai écrit. Comme s'ils avaient la moindre importance. Je ne sais plus à quoi je pensais à l'époque, je ne m'en souviens pas. J'ajoute seulement un détail à ce préambule. J'aimerais dédier cette nouvelle publication à Libero de Rienzo. Et remercier toutes celles et ceux qui ont lu ce roman il y a dix ans, ainsi qu'Einaudi Stile Libero, qui l'a publié.*

A. M.



## LUNDI

### 1

René regarda sa montre.

Temps imparti : cinq minutes. Il en restait trois.

La sueur coulait le long de sa colonne vertébrale, collée contre le poteau d'un lampadaire. La rue était vide et grise. Dans le virage, au bout, on apercevait les étals d'un marché de quartier. Il entrevoyait des tabliers colorés, de la vaisselle, des morceaux de morue séchée qui pendaient à des cordes effilochées. En face, derrière un concessionnaire automobile aux vitres embuées de crasse, devait se trouver la voiture trafiquée de Linceul, moteur allumé, en attente.

Il regarda de nouveau sa montre. Dans deux minutes et vingt secondes, Franco et le Chinois sortiraient par la porte vitrée de la banque tandis que la BMW, parfaitement synchronisée, déboulerait au coin de la rue. Et ils partiraient. Pour toujours.

Il observa son reflet dans la vitrine de la quincaillerie faisant face à la Caisse rurale des Marches. Il se vit adossé au poteau. Immobile. Comme congelé, avec ses lunettes de soleil et les mains dans les poches. On le remarquait à des kilomètres. C'était écrit sur son front, ce qu'il faisait. Une voiture passa, légère. Sur la banquette arrière, un gros labrador aboya.

Deux minutes. Il restait deux minutes.

Il préférerait ne pas se retourner pour regarder dans la banque. S'il y avait un blessé, ou pire, un mort, les choses prendraient une tout autre tournure. Celle de la perpétuité. Mais René n'avait pas entendu de coups de feu. Ni de cris.

Une minute et quarante-cinq secondes. Il restait une minute et quarante-cinq secondes.

Son pouls était monté à cent trente. L'acidité du croissant à la crème lui remonta dans l'œsophage.

Putain, c'est long, cinq minutes, se dit-il.

Une minute et vingt secondes.

Il retira ses lunettes de soleil, nettoya les verres. De nouveau, il se regarda dans la vitrine de la quincaillerie. Ses cheveux roux brillaient comme une bouée en pleine mer. Maintenant, sans lunettes, il avait seulement l'air d'un désœuvré qui jette un œil distrait aux magasins. Beaucoup mieux.

Une minute. Il ne restait qu'une minute.

Il ne pouvait s'empêcher de jouer avec les pièces dans sa poche. Derrière, sous la ceinture de son pantalon, il éprouvait la dureté de son arme. Autour du fer, la peau avait sué.

Une grosse dame alla jeter ses poubelles dans les containers devant lui. Il l'observa. L'espace d'un instant, René eut peur qu'elle ne veuille entrer dans la banque. Il aurait dû la suivre à l'intérieur, la jeter au sol, l'assommer, la neutraliser. Et ce n'était pas sa tasse de thé. Ça, c'était pour Franco et le Chinois. Heureusement, la femme poursuivit son chemin en direction du marché. René soupira.

Trente secondes.

La voilà!

Ponctuelle, la BMW métallisée pointa le museau au coin de la rue. Elle accéléra avec un rugissement dont seules les voitures allemandes ont le secret. René décolla le dos du lampadaire et s'approcha de la porte vitrée de la banque. Il frappa. Il

ne voyait pas à l'intérieur, mais Franco et le Chinois l'avaient sûrement entendu. Derrière lui, les pneus de Linceul crissèrent sur le bitume. Cela dura trois secondes et se conclut par un affreux bruit de ferraille. René se retourna vers la rue. Le nez de la BMW était couvert de sacs-poubelle, et la moitié du capot s'était enfoncé dans le container pour verre. Au même moment, la porte de la banque s'ouvrit et vomit Franco et le Chinois, mitraillettes au poing et lunettes de soleil sur le nez, tandis que l'alarme hurlait dans leur dos.

«Roule, roule, roule!» hurla Franco.

Linceul faisait marche arrière pour libérer la voiture et traînait le container qui refusait de se détacher. René courut vers la BMW. Franco et le Chinois étaient déjà montés à bord. La voiture rugissait inutilement, piégée par le collecteur du recyclage tel un lion dans le filet des Wairiri.

«Monte, connard!» hurla Franco à René.

Il hésita.

Monter ne servait à rien. Il sauta sur le capot de la voiture et se mit à donner des coups de pied dans le container. Les gens étaient sortis des magasins pour profiter du spectacle. Une fille chargée de provisions comme une mule les observait en riant. Le Chinois et Franco descendirent de voiture, et tous trois poussèrent ce monstre rempli de bouteilles et de canettes qui ne voulait pas se détacher.

La sirène des carabiniers hurlait au coin de la rue. Ils arrivaient. René fit un rapide calcul. Même s'ils partaient maintenant, les carabiniers les rattraperaient. Il sauta du capot, jeta son pistolet dans la poubelle et se mit à courir.

«Ordures, tu te tires?» lui hurla Franco, tandis qu'il donnait des coups de poing dans la poubelle avec le Chinois.

« Nom ?

— Renato Massa, dit René.

— Né à ?

— Rome, le 7 octobre 1963.

— Domicile ?

— Troisième pont, Laurentino 38<sup>1</sup>.

— ... Laurentino 38, répéta le brigadier tout en enfonçant les touches de son clavier.

— Alors, René, intervint l'adjudant.

— Qu'est-ce que je peux dire, chef ?

— Rien, Massa, rien. Mais bon, tu étais en conditionnelle, et tu te mets à faire des braquages ? Alors ?

— Eh... Qu'est-ce que je peux dire, chef ?

— Rien, Massa, rien. »

Le soleil avait déjà disparu. Une lumière grisâtre filtrait entre les barreaux de la fenêtre de cette pièce miteuse et nue. Sous un néon crépitant, René était assis devant un adjudant pourvu d'une moustache noire à la Zapata. Sur le côté, un jeune

1. Situé en banlieue sud de Rome, le quartier Laurentino 38 est célèbre pour ses « ponts » habités qui enjambent l'artère principale. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)



brigadier chauve écrivait à une vitesse impressionnante sur le vieil IBM posé sur une table branlante.

C'était la cinquième fois qu'il se faisait arrêter. Aux trois mois qu'il avait gagnés en conditionnelle et qu'il devrait maintenant faire s'ajoutait l'attaque à main armée. Au moins sept ans. Il aurait presque cinquante ans à sa sortie. Sa vie avait filé comme ça. Une luge sur une pente enneigée, tellement rapide qu'on n'a pas le temps de la voir passer, qui n'est déjà plus qu'un point au fond de la vallée.

René puait la sueur et l'adrénaline. Ses cheveux rouge feu se dressaient tout seuls. Ses yeux gris s'étaient éteints dans le réseau de rides qui s'entrecroisaient autour de ses orbites. Ses paupières lourdes cédaient au sommeil. Il se sentait sale et rêvait d'aller aux toilettes. Il voulait seulement dormir. Propre. Même dans une cellule. De toute façon, c'était plié. Ils les avaient arrêtés. Maintenant, c'était seulement une question de délais bureaucratiques, d'attente, de papiers à remplir. Comme ses journées pendant sept ans. Il regretta de ne pas avoir tiré un bon coup avant d'aller à la Caisse rurale. Ça lui aurait fait des souvenirs. Au moins les trois premiers mois.

Il regarda entre les barreaux le morceau de ciel qui était devenu noir. À travers la porte, il entendait les bruits de la caserne. Des voix, des rires, de vieilles imprimantes à aiguille. Franco et le Chinois pouvaient très bien subir un interrogatoire similaire dans la pièce voisine. Il espérait que Linceul aussi y était. Il l'aurait tué de ses mains. Seul un abruti pouvait se prendre un container à ordures. Et lui, il avait réussi.

« Donc, Renato Massa, dit René, était adossé à un lampadaire devant la Caisse rurale des Marches à 9 h 35 le 23 février, tandis que ses complices Franco Trudoni et Antonio Cassaruolo, dit le Chinois, opéraient à l'intérieur de la banque. La voiture, conduite par un quatrième complice... »

Un éclair illumina le cerveau endormi de René.

Par un quatrième complice ? Ils ne connaissent pas son nom ? Alors ils n'ont pas attrapé Linceul ! pensa-t-il.

« Venez-en aux faits que monsieur ne connaît pas, intervint l'adjudant en regardant René d'un air déçu.

— Donc, Renato Massa a pris la fuite, rattrapé et interpellé par le carabinier première classe Cecere, tandis que Trudoni tirait trois coups de feu contre la voiture de patrouille, blessant le brigadier Biamonte à la jambe gauche. »

René était assis, ce qui lui évita de tomber par terre. Franco avait tiré ! Le sang reflua de son cerveau jusque dans ses pieds, empêchant le moindre mouvement.

« L'adjudant Borgiani a répondu au coup de feu, blessant au thorax Antonio Cassaruolo. À la vue de son compagnon blessé, le complice au volant a pris la fuite à pied, couvert par les tirs croisés de Trudoni, qui ont blessé le brigadier Biamonte au poumon droit. Le brigadier Bucchi a atteint de trois coups au ventre et à la tête Francesco Trudoni, qui s'est effondré sans vie sur le capot de la BMW immatriculée... »

— Ça suffit, merci. Le brigadier Biamonte est mort à l'hôpital. Massa, tu as compris dans quelle merde tu es, maintenant ? »

René haletait. Le braquage avait tourné à la fusillade, avec trois morts. Un carabinier. Et deux de ses complices, qui quelques heures plus tôt lui avaient assuré que ce serait un boulot tranquille. Une promenade de santé. L'image que se faisait René d'un boulot tranquille ne consistait pas à tirer sur des carabinieri. C'était stupide, on avait toujours à y perdre.

« Adjudant, mais moi, qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans ? J'ai pas tiré. Je me suis enfui ! »

L'adjudant le regarda, sérieux.

« Adjudant, j'étais même pas armé. Écrivez, écrivez ça, lança

René au brigadier qui se contentait de fixer l'écran verdâtre de son ordinateur.

— Le problème, Massa, c'est que plusieurs milliers d'euros ont quitté la banque. Ils n'étaient pas dans la voiture. Tes amis ne les avaient pas. Toi non plus... Où ils sont passés? Comment s'appelle celui qui s'est enfui?»

René était trop fatigué. Il aurait voulu être déjà dans une cellule, sur un lit, à se reposer. À penser que, en moins de cinq minutes, sa vie s'était précipitée dans le ravin.

«Alors, qui c'est?» insistait l'adjudant.

Mais l'instinct de René était clair : nier, nier, nier.

«Qu'est-ce que j'en sais? Moi, je connaissais seulement Franco et le Chinois. L'autre, c'était un copain à eux.»

L'adjudant enroulait ses moustaches noires autour de son doigt et le fixait en silence. Il ne le croyait pas. René l'observa. Les yeux du militaire étaient tels deux couteaux aiguisés. Il ne parvint pas à soutenir son regard et baissa la tête. Donner le nom de Roberto Baiocchi dit Linceul était impensable, même si cet incapable était en ce moment en train de compter tranquillement les billets.

«Je l'ai jamais vu. À la banque, j'y suis allé en bus, mentit-il en fixant le lino jaune au sol.

— Lequel? demanda l'adjudant, implacable.

— Lequel quoi?

— Quel bus? Donne-moi le numéro.

— Je me rappelle pas.

— Alors dis-moi où tu l'as pris. Tu t'en souviens?

— Non...»

L'adjudant finit par s'asseoir. De deux coups secs, il chassa les pellicules de sa veste.

«Je peux fumer? demanda René.

— Non.»

Une bonne minute s'écoula sans que personne ne prononce un mot. Puis l'adjudant se tourna vers le brigadier. Il lui sourit, et se retourna vers René.

« Massa, on n'a pas de temps à perdre.

— Envoyez-moi en cellule, et qu'on n'en parle plus. Je suis fatigué, j'en ai marre et je sais rien.

— Dommage, si tu nous aides, ça pourrait t'être utile.

— Allez vous faire foutre! »


L'adjudant se frotta les yeux, se leva et sortit sans un mot. Sans claquer la porte. Le brigadier bâilla, s'étira, pianota quelques mots sur l'ordinateur puis suivit l'adjudant. René resta seul pendant dix secondes. Derrière la porte, les bruits s'étaient calmés. Deux militaires entrèrent, le saisirent par les bras et l'emmenèrent. Il avait été bon. Une tombe. Exemple.

Les portières de la camionnette battirent violemment et René se trouva seul dans le panier à salade. Quelqu'un démarra, et après quelques secousses le véhicule se mit en route. René regarda autour de lui. Dans le noir, recroquevillé dans un coin, se trouvait un homme. Il avait les cheveux jaunes comme la paille. Il ne parlait pas, il restait par terre, replié sur lui-même. Sa tête ballottait à chaque cahot. Un jeune carabinier et un autre plus âgé étaient assis devant lui. La route mal éclairée se déroulait par les deux vitres blindées arrière. Il se laissa aller, appuyant la tête contre la paroi du fourgon. Avec un soupir, il ferma les yeux.

L'image de Linceul lui apparut. Ils avaient retrouvé Franco et le Chinois à sept heures précises au bar de piazza Irnerio.

« C'est toi, Linceul? avait lancé Franco de sa voix nasale. Peigne-toi, le matin, *mortacci tua!* »

Franco aimait l'ordre et la propreté, et les cheveux gras de Linceul, dressés comme des asperges, le dégoûtaient.



Quatre délinquants, véritables bras cassés romains, montent un braquage qu'ils plantent de façon magistrale. Le moins malin de tous, René, se fait rattraper par une bande rivale déguisée en carabiniers et bien décidée à se saisir du magot.

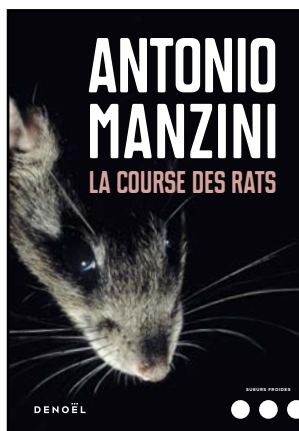
Parallèlement, Diego, le frère de René, employé à la caisse de retraite locale, est sollicité dans le plus grand secret par un de ses chefs : le gouvernement veut mettre en place l'opération « An Zéro » et compte sur lui pour faire disparaître activement tout retraité, ces derniers coûtant trop cher à la société !

Les deux frères pas bien dégourdis vont devoir se serrer les coudes s'ils veulent sortir entiers de ces situations pour le moins inattendues.

**Enfin édité en France,  
ce premier roman d'Antonio Manzini  
est un polar à l'italienne subtil et drolatique.**

Né à Rome en 1964, Antonio Manzini est acteur, scénariste et réalisateur. Il vit en Italie. Ses romans se sont vendus à plus de un million d'exemplaires en Italie.

**DENOËL**



**La Course des rats**  
**Antonio Manzini**

Cette édition électronique du livre  
*La Course des rats* d'Antonio Manzini  
a été réalisée le 3 mai 2019  
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782207140031 - Numéro d'édition : 325862).

Code Sodis : N92833 - ISBN : 9782207140062.

Numéro d'édition : 325865.